

Arnaud, puisqu'à vous autres catholiques, il faut toujours un confesseur dans la manche !

Sur cette phrase qu'elle lançait si dédaigneusement, en femme qui n'a jamais eu besoin d'avis ni de soutien, lady Eleanor sortit, laissant Simone s'apprêter à la hâte, et elle ne reparut qu'au moment où la jeune fille montait en voiture.

— Je vais vous montrer le cas que je fais de votre loyauté, dit-elle à Simone. Voici ma dépêche toute préparée. Si, après votre entretien, vous êtes disposée à m'obéir, à m'obéir en tous points, mais alors seulement, vous la porterez vous-même au télégraphe qui est proche du presbytère.

Simone devina le piège caché sous cette marque de confiance, mais elle n'eut pas le temps de répliquer : le papier avait été glissé dans sa poche, et la voiture roulait déjà.

Quoique l'équipage de lady Eleanor n'eût pas servi depuis longtemps, il était d'une élégance et d'un confort irréprochables. Pourtant Simone, blottie dans des fourrures au fond du grand landau soigneusement calfeutré, grelottait de tous ses membres, et, malgré leur ardeur, les chevaux, de magnifiques pur sang, lui faisaient l'effet de ne pas avancer d'une ligne. A travers les glaces, on ne voyait que de confuses silhouettes d'arbres se profilant dans la brume. Simone n'avait aucune idée de la route parcourue, ni de l'endroit où menait cette route, elle n'aurait guère pu préciser davantage le sentiment qui déterminait son expédition : peut-être un désir lâche de rejeter sur autrui une trop lourde responsabilité, un besoin égoïste d'apaiser sa conscience. L'influence de lady Eleanor ne la troublait plus, et elle comptait sur le prêtre pour lui répéter ce qu'elle se disait en elle-même : que certains sacrifices dépassent les forces humaines, outragent les lois de la nature, presque celles de la morale.

Les roues crièrent sur un pavé. On traversait le village d'Erlington. Puis, on le dépassait. On allait toujours. Simone s'impatientait. Que de temps perdu ! Comme il eût mieux valu repartir, ainsi qu'elle le projetait d'abord !

L'allure des chevaux se ralentit. On montait une côte, et, arrivé en haut, la voiture cessa de rouler. Le valet de pied, sautant en bas du siège, vint ouvrir la portière. Une rafale de vent humide enveloppa Simone, et elle vit devant elle, adossé à un petit coteau, ou plutôt à un talus boueux, une maisonnette n'ayant qu'un rez-de-chaussée, avec deux fenêtres et une porte.

Ces dimensions infimes n'étaient même pas compensées par cet aspect propre et soigné qu'ont, en général, les plus modestes cottages anglais. Les murs salpêtrés, le toit chancelant, les contrevents pourris suaient la misère.

Simone était descendue, ayant peine à croire que ce fût bien là le presbytère. Mais, tout à côté, elle remarqua une sorte de grange surmontée d'une croix et entourée d'un petit cimetière dont les tombes portaient aussi des croix. Juste à ce moment, le curé lui-même se montra sur son seuil.

La vue d'un équipage arrêté devant sa porte parut le surprendre, et, voyant Simone qui s'avancait, il ôta précipitamment quelque chose d'informe qu'il avait sur la tête et qui devait être un chapeau, mais incroyablement râpé, en même temps qu'il rentrait ses souliers éculés sous sa soutane qui montrait la corde.

Lui-même, d'ailleurs, vieux ou vieilli avant l'âge, maigre, ratatiné, chauve, avait l'apparence usée, pauvreteuse, d'une simplicité presque vulgaire.

— Monsieur le curé, demanda Simone, pourrais-je vous parler un instant ?

A l'accent français de cette voix, la physionomie mélancolique du prêtre s'éclaira.

— Une compatriote ! Tout à votre disposition, dit-il, et avec bien du plaisir !

Il faisait entrer Simone dans un petit parloir dégarni, froid, orné seulement de quelques mauvaises gravures aux sujets mystiques, et lui avançant un fauteuil de paille devant le feu de coke à demi-éteint qu'il s'efforçait de ranimer.

— Je viens d'Erlington, commença Simone. Je suis la nièce de lady Eleanor, que vous connaissez peut-être.

— Je la connais depuis bien longtemps : j'allais dire la messe au château les dimanches autrefois, du temps de son mari, qui était catholique.

— Moi aussi, je suis catholique, dit Simone.

Le curé eut un second mouvement de satisfaction, plus vif que le premier.

— Et, en cette qualité, j'ai recours à vous dans une épreuve cruelle que je traverse.

— Mon enfant, je ferai pour vous tout ce que je pourrai.

Le prêtre était venu s'asseoir en face de Simone. Il oubliait l'incorrection de sa tenue, l'embarras ressenti tout à l'heure en présence de cette élégante visiteuse, et Simone ne remarquait plus rien de tout cela. Rappelé aux fonctions de son ministère, il était le supérieur, le père, et elle se sentait le disciple, l'enfant humble et

confiante. Elle n'eut pas de peine à tout lui dire, car il savait écouter ; mais, à mesure qu'elle avançait dans son récit, elle s'étonnait de ne pas l'entendre manifester, par un mot, l'indignation, le scandale qu'il devait en éprouver. Pour provoquer une remarque, elle dut lui dire en finissant :

— Ne me sentant pas sûre de mon jugement, je désirerais avoir votre avis.

Comme il ne répondait pas, elle le regarda et fut frappée de l'exaltation qui lui sautait dans ses yeux.

— Oh ! mon enfant ! s'écria-t-il d'un ton pénétré, n'y aurait-il pas dans cette épreuve une grâce signalée ? Notre unique visée, à nous tous chrétiens, doit être de travailler à l'œuvre de Dieu, de passer cette courte vie à faire le plus de bien possible. Or, vous avez l'occasion de faire ici plus de bien que nulle part ailleurs, plus de bien mille fois qu'il ne m'a été donné d'en faire en trente ans de lutte et de souffrance !..

Durant ces trente années, passées loin de sa patrie, en pays hérétique, dans l'isolement, les difficultés, les persécutions de toute sorte, à recruter et à défendre un petit troupeau, de jour en jour éclairci, le vieillard n'avait eu d'autre soutien que ce zèle passionné, cette abnégation farouche sans lesquels il n'est point d'apôtre. Il s'était habitué à ne rien envisager qu'au point de vue divin, et, dans l'absolutisme de ses convictions, il faisait bon marché des répugnances, des besoins, des instincts d'autrui comme des siens propres, substituant aux avis prudents de l'expérience humaine l'austérité sublime des conseils évangéliques.

Il continua :

— Ce n'est pas seulement le bonheur terrestre de vos parents que vous pouvez assurer, mais encore le salut d'une âme, de beaucoup d'âmes ! En ces dernières années, un grand mouvement s'est produit qui mène ou, pour mieux dire, ramène l'Angleterre vers le catholicisme. Pour seconder cette impulsion, pour propager notre foi, pour combattre à armes égales l'Eglise protestante, riche, puissante, soutenue par les lois, que faudrait-il ? C'est triste à dire : d'abord de l'argent. L'argent, ce sont les églises où le peuple voit de près notre culte, les écoles où il l'apprend, dès l'enfance, le service des paroisses, la dignité des prêtres établis et maintenus. Ensuite il nous faut des appuis dans l'Etat, des catholiques influents et haut placés pour nous défendre, nous protéger, attirer à nous les masses par leur exemple. J'ai causé souvent avec votre cousin Richard. Quoique élevé par sa mère dans l'erreur, il a un certain attrait pour notre religion. L'influence d'une femme pieuse déciderait aisément sa conversion, j'en suis sûr ; et de combien d'autres conversions celle-là ne serait-elle pas suivie ?

Toute bonne chrétienne qu'elle était, Simone ne se préoccupait guère de l'âme de Richard, et l'œuvre proposée la laissait très froide. Des paroles du prêtre, elle ne retint qu'une chose :

— Nous avez connu mon... mon cousin ? prononça-t-elle. Pourriez-vous me dire comment il est ?

Simone rougissait. S'enquérir de cela lui semblait déjà une concession dangereuse, avilissante.

Empressé, le Père Arnaud répondit à cette curiosité fort légitime :

— Je puis vous renseigner en toute sûreté de conscience, car je connais votre cousin depuis son bas âge. Il a un noble cœur, des vertus solides, une charité inépuisable. Sa conduite a toujours été à l'abri de tout reproche, malgré les tentations d'une jeunesse brillante et d'une immense fortune ; il ne lui manque que de revenir à la foi de ses pères pour offrir toutes les garanties désirables.

— Ce n'est pas cela que je demandais, reprit Simone. Comment est-il... sous les autres rapports ?..

— Mais, ma chère enfant, vous ne l'ignorez pas. L'héritier d'Erlington se trouve l'un des plus grands seigneurs d'Angleterre.

— Non... pas cela encore, murmura-t-elle, d'autant plus embarrassée que son interlocuteur était plus éloigné de la comprendre. Il est affreux, n'est-ce pas ?..

Le saint homme parut tomber des nues.

— Et qu'importe, mon enfant ! Le mariage est, non pas une profane union, née d'une fantaisie passagère, d'un futile attrait, mais une alliance sacrée, fondée sur le devoir, et c'est la beauté de l'âme qu'il faut rechercher avant tout.

Cette maxime ne suffit pas à Simone, qui demanda encore :

— L'avez-vous vu ?

— Je l'ai vu avant son accident, et depuis aussi, mais alors il avait un bandeau qui lui cachait une partie du visage, avoua le prêtre. Mon Dieu ! tout le monde sait ce que peuvent être les cicatrices laissées par des blessures. Que de militaires en ont !

Puis, avec une inconsciente fourberie :

— En pareille matière, je me garderais d'influencer personne. Cependant...

Il reprenait sa thèse, presque aussi acharné que lady Eleanor à vaincre les répugnances de Simone, emporté malgré lui par le désir ardent que ce mariage put s'accomplir, et lorsque, ayant terminé